Carole Caspar

Rupture (s)

Recueil de Micro-fictions



Carole CASPAR

Rupture(s)

© Carole CASPAR, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7509-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il faut porter en soi du chaos pour mettre au monde une étoile dansante »

Friedrich Nietzsche

« Vieillir n’est pas fait pour les mauviettes »

Bette Davis

Prologue

Les points de rupture m’ont toujours fascinée. C’est d’ailleurs sur eux que reposent mes romans. J’adore observer, décortiquer ces instants de bascule, que tout un chacun est amené à rencontrer, et qui donnent immanquablement une nouvelle impulsion à la vie.

Si douloureux que soit ce constat, c’est bien dans l’épreuve qu’on grandit. L’adversité est capable de détruire mais bien plus souvent, elle se transforme en tremplin pour révéler forces et talents.

Autant de tournants, sorties de route, déviations, voies sans issue ou chemins de traverse que l’on emprunte parfois par hasard, parfois volontairement, en pleine conscience. Certains d’entre nous parviennent même à défricher de nouveaux tracés, à ouvrir des passages jusqu’alors inexplorés.

À travers des formats courts, je vous livre des expériences de vie où se mêlent la fiction et l’intime.

Alors forcément, dans les ruptures, il y a le côté sombre : la fin des histoires d’amour, le décès, la trahison, les erreurs et les échecs qui nous font perdre pied.

Mais au cœur de toutes ces remises en question, se trouve également la potentialité d’un nouvel épisode de vie, à l’issue positive une fois l’épreuve traversée. Les ruptures aboutissent aussi à des libérations, des accomplissements voire des renaissances. Les défis à relever peuvent s’avérer motivants et devenir synonyme de challenge. Une occasion de trouver de quel bois on est fait. D’éprouver de quoi on est capable.

À travers ces mini-récits, je vous invite à partager un tourbillon d’émotions, espérant que ces instantanés vous parleront et vous iront droit au cœur.

Bonne lecture !

Carole

PS : Comme tout auteur, je m’imprègne et j’emprunte autour de moi des morceaux de vie que je distille dans mes histoires. J’ai cherché à travers mes textes à transcender la parole recueillie. Merci pour votre confiance. Néanmoins, je vous présente d’avance toutes mes excuses si mes propos devaient vous heurter de quelque manière que ce soit.

Le mot de trop

Un seul mot peut-il sceller un divorce ?

C’est ce qui est arrivé pour moi. Le mot de trop. Celui qui dérape. Qui bascule dans le champ de ce qui n’est pas acceptable sans remettre en cause profondément le respect qu’on se porte à soi-même. Et qu’aucun mot d’excuse ne viendra amoindrir.

Depuis longtemps déjà, la liste de mes qualités était périodiquement épinglée par mon mari : rancunière, égoïste, méchante. C’est drôle car je suis à peu près certaine que si vous demandiez à n’importe qui de mon entourage, ce ne sont pas les qualificatifs qui lui viendraient à l’esprit… Mais jusqu’à présent, nous étions restés dans le domaine neutre du factuel.

Jusqu’à ce jour de février.

Mon mot de rupture à moi ce fut « connasse ».

En un peu plus subtil tout de même, mon mari est un être civilisé :

« Tu te comportes comme une connasse ».

Cette nuance devait justifier selon lui l’absence de repentir.

Ce terme lâché a pourtant laissé des traces du genre tenaces.

En basculant dans l’ordurier, mon compagnon de vie venait de dépasser mes bornes, faisant chavirer la relation dans une sphère no-limit où toutes les frontières de l’irrespect pouvaient être franchies.

Sans retour en arrière. Pas de « chérie, mes mots ont dépassé ma pensée. Je suis allé trop loin. Je regrette ».

Malgré les perches tendues.

Non, il pensait réellement ce qu’il venait d’énoncer et cette vision qu’il avait de moi m’a sidérée. Comment rester après ça ?

C’est à ce moment-là que j’ai décidé que ça suffisait. Que cette fois, ça allait vraiment trop loin.

La rose

Je regarde la rose ramenée de notre dîner de Saint-Valentin et je m’interroge. Quel drôle de cliché pour un couple en déliquescence…

Une rose Baccara à longue tige, au rouge profond et aux pétales veloutés, ramenée le soir dans notre chambre d’hôtel et qui trône à présent dans la cuisine.

Ne vous méprenez pas, ce n’est pas mon mari qui me l’a offerte. C’était prévu dans le forfait du restaurant. Et si nous sommes sortis ce soir-là, c’était pour profiter d’un menu gastronomique attrayant et non pour célébrer la fête des amoureux.

Même éloignés, nous restons pragmatiques… Autant profiter des moments doux qui s’offrent encore à nous.

Je regarde cette fleur, symbole de l’amour éternel, et de retour dans mon quotidien, elle me semble d’une incongruité crasse. C’est qu’elle essaie de nous vendre du rêve cette traîtresse !

Toujours droite et fière, réclamant attention et soins.

Pourtant, lorsque l’on y regarde de plus près, après quelques jours à la maison, la corolle du pourtour commence à pourrir. Quant au cœur, il s’assèche, rendant les pétales cassants.

Finalement, l’analogie du couple renvoyée par cette fleur n’est peut-être pas si absurde.

Bientôt, elle baissera la tête et je la jetterai, coupée en petits morceaux, à la poubelle.

Accompagnement de fin de vie

Cette fois c'était fini. Tout avait été tenté mais les reins lâchaient.

La dernière tentative de dialyse avait échoué. Après les fistules ratées, le cathéter s'était infecté. De toute façon, tu n'en voulais pas de cette vie suspendue entre deux rendez-vous en néphrologie, et je crois que ton urologue l'avait bien compris, repoussant le début des séances jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Non, ceux qui n'acceptaient pas ton désir d'en finir, c'étaient tes proches. À commencer par ton mari qui voulait égoïstement te garder près de lui, quelles que soient les douleurs que tu devais endurer. Ou ta fille aînée, ma sœur, qui refusait de voir, jusqu'à gérer le deuil par le déni.

À plusieurs reprises et contre ta volonté ces deux-là se sont entendus pour t'envoyer à l'hôpital où tu restais coincée des semaines, sans visite pour cause de covid. Tu y as passé ton dernier Noël.

Ils croyaient bien faire : tu avais toujours si bien suivi les préconisations de tes médecins. Je ne t'ai jamais vue refuser leurs prescriptions. Parce qu'au fond, mourir te faisait peur.

Étant diabétique, tu avais pourtant de l'insuline à disposition. Il aurait été si facile de provoquer une hypoglycémie fatale, sans risque de ratage. Sauf si une âme bienveillante avait jugé bon d'appeler les secours pour te réanimer, bien sûr… Là, il pouvait y avoir du dégât. Alors tu t'es abstenue.

Tu as même fait un faux départ. Quand tu as perdu connaissance, les soignants nous ont conseillé de faire venir la famille pour te dire au revoir. Nous t'avons veillée. Sauf qu'au milieu de la nuit, tu t'es réveillée. Et nous as congédiés parce que tu voulais être seule. Tu nous as raconté ensuite ton expérience de mort imminente : le soleil que tu aimais tant, qui réchauffait ton visage, d'abord. Puis l'enfer d'un emprisonnement qui t'avait fait paniquer. Dans ta semi-conscience, tu hurlais que tu n'avais rien fait.

Tu nous as aussi dit avoir vu ta mère. Mais qu'elle n'avait pas tenu ta main assez fort…

Comme tout condamné, tu as eu le droit de choisir ton dernier repas. Après tant d'années de restrictions, tu avais l'autorisation de manger tout ce que tu souhaitais ! Ce fut pizza et baba au rhum, arrosés de soda.

Les soins avaient maintenant lieu chez toi, dans ta maison que tu ne voulais plus quitter. Les reins n'assurant plus l'élimination, l'eau s'était mise à suinter par tes jambes. Ta peau luisante ressemblait à de la cire. Et des meurtrissures n'avaient pas tardé à apparaître, sans espoir de cicatrisation. Au stade où tu en étais, la prochaine étape serait l'amputation. Les plaies se nécrosaient. Il fallait donc les gratter avec une lame de rasoir pour éliminer les chairs noircies par la putréfaction.

Dans le huis clos d'un hôpital, ce genre d'opération se fait sans témoin : les soins ont lieu le matin, en dehors des horaires de visite et s'il doit y avoir une intervention l'après-midi, on demande aux gens de sortir. C'est différent quand ça se passe à domicile. L'unique soignant, au contraire, n'est pas contre un peu d'aide. Alors on assiste, impuissant, à ce qui s'apparente à une séance de torture. Hurlements de douleur. Main broyée pour soutenir.

Là, ce n'est plus une question de courage mais de dignité humaine. On demande de l'aide à l'équipe soignante. Tout se fait à demi-mots… « Vous êtes sûre ? », « Vous savez ce que vous faites ? ».

Oui, je sais. Je sais et je veux que ça s'arrête. Parce que c'est ce que tu veux. Tu demandes, et depuis longtemps, que ça s'arrête.

Mais on ne t'a pas écoutée. Tu étais déprimée. Et puis, ça allait s'arranger, les médecins allaient bien trouver quelque chose pour améliorer la situation. Il y a pourtant un moment où non, il n'y a plus d'espoir de rétablissement. Où la pente ne peut être que descendante et parfois la dégringolade est rude, tant le terrain est glissant.

La détérioration a été brutale. Une dizaine de jours plus tôt, tu refusais encore poliment l'assistance des aides-soignantes pour ta toilette. L'école n'avait pas préparé la jeune femme en charge des soins à la toute fin de vie. Aider quand on se sent utile c'est une chose. On repart avec la sensation du devoir accompli, la satisfaction de laisser la personne dans un état amélioré par son passage. Mais là,